

LA SEMAINE AGRICOLE DE YANGAMBI AU CONGO BELGE

Rapport de M. A. FRANZINI, Délégué Français
à la Section Forestière

La Semaine Agricole de Yangambi, qui s'est tenue du 26 février au 7 mars 1947, sur l'initiative de l'INSTITUT NATIONAL POUR L'ÉTUDE AGRONOMIQUE DU CONGO BELGE, était, comme son titre l'indique, surtout consacrée à des questions d'agriculture.

Parmi les neuf sections où étaient présentés des rapports, une seule étudiait des questions forestières. Les huit autres avaient à examiner les problèmes agricoles ; la plupart, du point de vue forestier proprement dit, présentaient un intérêt restreint, traitaient respectivement :

- des méthodes culturales et de la protection du sol ;
- de l'agriculture indigène et de cultures vivrières ;
- de l'étude du sol et du climat.

Ayant été désigné comme Président de la Section consacrée aux questions forestières (9^e section), il ne m'était pas possible d'entendre tous les rapports des Sections sus-visées et notamment de la première que j'estimais traiter des questions d'une importance primordiale. Voici les principales conclusions des discussions intéressant la forêt tropicale.

La dégradation des sols intertropicaux, provoquée par les cultures vivrières ou industrielles, pose en effet des problèmes difficiles à

résoudre et c'est parfois l'avenir de continents presque entiers qui est ainsi purement et simplement mis en cause.

L'alarme, à ce sujet, a depuis longtemps été jetée par des hommes isolés, dont le cri n'a d'abord eu qu'un faible retentissement, même parmi les personnes aptes à comprendre ces questions et assez désintéressées pour les prendre en considération. La luxuriance apparente de la végétation, dans les pays que l'on jugeait propices à une mise en valeur agricole, est, en effet, des plus fallacieuses et le pessimisme ne paraissait pas justifié. Ce n'est que lorsque les conséquences prévues ont été visibles qu'un plus grand nombre a commencé à s'inquiéter, si bien qu'à l'heure actuelle les agronomes et forestiers sont unanimes à reconnaître le danger de dégradation des sols intertropicaux, par leur mise en culture.

Tâchons de résumer les choses en peu de mots. Si nous nous cantonnons, par exemple, à l'Afrique, un examen attentif nous fait voir qu'à part de rares exceptions (terrains volcaniques ou terres d'alluvion, en général marécageuses d'ailleurs), le sol en lui-même est très pauvre. Quand il est recouvert d'une végétation en apparence très puissante, cela est presque toujours dû à l'accumulation séculaire

d'humus, résultat du travail lentement élaboré par le manteau végétal.

L'homme veut mettre ces sols en culture et, pour cela, commence par détruire ce manteau végétal par le fer et par le feu ou par le feu tout seul. En quelques heures, l'humus est ainsi transformé en cendres auxquelles s'ajoutent celles provenant de la végétation, et surtout en fumée. La terre, ainsi enrichie en sels immédiatement assimilables, est ensuite remuée et les éléments nutritifs mobilisés sont mis à la disposition des plantes cultivées.

A partir de ce moment intervient l'action des pluies chaudes et torrentielles et celle du soleil qui, frappant directement le sol mis à nu, le porte à des températures très élevées (65° dans la région de Brazzaville). Par ruissellement, les pluies emportent la terre et si le relief est accidenté, la roche est rapidement mise à nu ; par infiltration, elles dissolvent et enlèvent à ces sols (dont le pouvoir absorbant déjà faible est fortement diminué par la disparition de l'humus) tous leurs éléments fertilisants.

Le soleil complète cette dernière action par des modifications physiques et chimiques toujours fâcheuses qui, en plus, favorisent l'érosion éolienne. Cette dernière, à elle seule, a souvent des résultats catastrophiques.

Si l'on a affaire à des cultures arbustives proprement dites (Hévéa, Palmier), le mal est très limité car le sol est rapidement recouvert et la terre presque plus remuée. Il n'en va pas de même pour les cultures telles que le coton, l'arachide ou le mil, par exemple. Si on s'obstine à les renouveler plusieurs années de suite, le rendement tombe rapidement à rien et si l'on s'obstine encore on aboutit souvent, dans les régions à faible pluviosité, à la stérilité définitive du sol et on obtient des formations désertiques.

Disons tout de suite que, dans les cas de défrichements de forêts, le mal est limité si les conditions écologiques permettent leur reconstitution, ce qui est presque toujours le cas. Mais, dans la plupart des pays, il faut veiller attentivement :

1° à ce que la jachère intervienne assez rapidement pour que la forêt se reconstitue ;

2° à ce que le feu ne pénètre pas sur les superficies abandonnées par la culture et que les troupeaux ne viennent détruire les jeunes pousses.

Dès que le manteau forestier s'est reconstitué, on peut considérer la question réglée et on aura la possibilité de défricher à nouveau, au

bout d'un temps variable qu'il convient de fixer suivant le sol et le climat auquel on a affaire.

On saisit ainsi l'intérêt que présente la forêt dans la lutte contre la dégradation du sol et on comprend la notion de taux de boisement au-dessous duquel il n'est pas permis de descendre.

En Afrique équatoriale française, pour le Gabon, l'exploitation des essences précieuses et les cultures vivrières ne causent que de faibles dégâts, du point de vue formation végétale, le côté économique mis à part.

Au Moyen-Congo, le mal est plus prononcé car souvent l'incendie empêche les clairières, provoquées par les défrichements, de se refermer (région de Brazzaville notamment).

En Oubangui-Chari et dans le sud du Tchad, pays de savanes boisées, l'indigène pratique, d'après M. HARROY, auteur de l'ouvrage *Afrique terre qui meurt*, une « politique destructive véritablement effarante », à laquelle il importerait de porter remède.

Dans la partie nord du Tchad, le mal paraît définitivement accompli, du fait de l'homme d'ailleurs — le pays, autrefois boisé, a été transformé en désert. C'est le sort réservé à la plus grande partie de l'Afrique si l'on persévère dans certains errements.

Signalons d'ailleurs qu'au Congo Belge les indigènes de certaines régions semblent avoir compris ces choses : ceux du sud-ouest s'imposent eux-mêmes les efforts inhérents à une politique de longue jachère (30 ans parfois) et souvent même cherchent à aider la régénération naturelle.

Quant aux Pygmées, ils s'opposent par tous les moyens possibles aux défrichements des Bantous. Enfin, certaines espèces utiles, telles que l'*Adamsonia*, le *Butyrospermum*, le *Parkia africana*, le Palmier à huile, sont protégées, ce qui diminue d'autant les surfaces à défricher.

Les mesures générales qui paraissent se dégager de ces faits sont les suivantes :

1° Favoriser, dans la limite du possible, les cultures arbustives (Hévéa, Palmier) au détriment, s'il le faut, des cultures annuelles ou bisannuelles ;

2° Protéger la forêt avec d'autant plus de vigilance que son existence est en danger et qu'elle s'oppose à l'érosion du sol.

3° Lutte contre les feux de brousse, spécialement dans les régions où ils font obstacle à la reforestation quand elle aurait tendance à s'effectuer toute seule.

4° Reboisements quand les besoins impérieux en bois d'œuvre ou en bois de chauffage risquent de faire tomber dangereusement le taux de boisement (ce qui est notamment le cas général autour des centres urbains) ;

5° Pratiquer une politique de longue jachère de façon que la forêt puisse se reconstituer ou alors, dans les régions de savanes, que la terre puisse retrouver une fertilité suffisante.

A l'issue de la dernière séance de la 9^e Section, divers vœux ont été émis et, après discussion, adoptés. Ils figureront dans le compte rendu général qui sera imprimé par les soins de l'I.N.E.A.C.

Ces vœux portent principalement sur les points suivants :

1° Protection de la forêt, qui doit être considérée, en elle-même, comme un bien d'une valeur inestimable, notamment par son action bienfaisante sur la protection des sols intertropicaux ;

2° Lutte contre les feux de brousse et tout particulièrement dans les régions où ils font obstacle à la reforestation ;

3° Reboisements dans les centres où les besoins en bois d'œuvre et de chauffage sont particulièrement pressants et risquent de diminuer dangereusement le taux de boisement ;

4° Mise en valeur rationnelle et contrôlée des forêts intertropicales et étude de l'utilisation de leurs produits pour parer, dans la mesure du possible, au déficit général de la production mondiale, due principalement au fait que certaines régions sont abusivement exploitées alors que d'autres le sont trop peu ou pas du tout.

**

Les visites de laboratoires et les excursions sur le terrain ont donné lieu, de ma part, aux observations suivantes :

1° LABORATOIRE DE PÉDOLOGIE. — Il est admirablement organisé en personnel et matériel.

Un examen approfondi m'amène, toutefois, à conclure que les frais occasionnés ne seraient pas en rapport avec les services que pourrait rendre, en matière forestière, un pareil instrument d'étude. L'observation de la végétation et un examen rapide du sol, faits avec discernement, peuvent rendre, en gros, les renseignements suffisants, pour une longue période du moins.

L'équipement de l'A.E.F. comporte encore de nombreuses lacunes qu'il faudra combler avant de pouvoir songer à faire appel à la

pédologie proprement dite, en matière forestière.

2° VISITE DE LA DIVISION DU JARDIN BOTANIQUE ET DE LA RÉSERVE FLORISTIQUE. — Malgré la chute de pluie qui dépasse deux mètres par an, dans cette forêt qui présente les caractères généraux de la forêt dense, existent des espèces nettement tropophiles. Deux des plus typiques sont l'*Hymenocardia ulmôidès*, euphorbiacée fréquente dans la forêt tropophile des environs de Brazzaville, non représentée dans la forêt dense du Gabon, et le *Ferdinandia Adolphi Fridericii*, Bignoniacée perdant ses feuilles régulièrement tous les six mois. Ce fait paraît devoir être attribué à l'altitude.

Un autre fait, méritant une mention toute particulière, c'est que le *Macrolobium Deweyi* constitue, sur des superficies immenses, les 95 % des peuplements.

Il constitue un élément d'importance primordiale à mettre à l'actif des partisans de peuplements purs dont l'intérêt, au point de vue économique, est évident. Par ailleurs, également sur de très vastes surfaces, le *Scorodophloeus Zenkeri* et le *Polyalthia Suaveolens*, à eux seuls, constituent plus de la moitié des peuplements.

3° VISITE DES PLANTATIONS D'HEVÉA. — De nombreux points ont retenu notre attention. D'abord le soin mis à la préparation du terrain et à la plantation proprement dite. Ces travaux exigent 250 à 300 journées de main-d'œuvre par hectare.

Les plantations se font toujours sur des parcelles de forêt abattues sans incinération. Ce système conserve au terrain une plus grande fertilité et, chose étonnante à prime abord, exige moins de main-d'œuvre. Ce dernier point est dû à ce que l'absence de périodes sèches de plus de trois semaines ne permet l'incinération que si les abattis sont réunis en tas, opération qui demande un gros surcroît de travail.

Il est à noter qu'en matière forestière la création de peuplements artificiels ne peut pas être réalisée au moyen de méthodes aussi onéreuses, la production de revenus n'étant pas aussi élevée et à échéance aussi proche que pour la production du latex à caoutchouc.

La lutte contre les parasites (*Armillaria mellea*, *Formes Lignosus* et *Ganoderma*) est parfaitement au point et absorbe 35 hommes pour 250 hectares. Elle justifie amplement les frais occasionnés eu égard aux résultats obtenus.

La sélection des semences provenant de sujets d'élite, en vue de la production de

clônes, présente également un très gros intérêt, mais il ne semble pas que cette méthode puisse être retenue par des praticiens de la sylviculture, avant une longue période du moins. Des essais devraient cependant être faits malgré qu'ils exigent un soin tout particulier si on veut éviter des généralisations hâtives et, de ce fait, dangereuses.

4° VISITE DES ARBORETUMS. — Deux sortes d'essais sont effectuées : en plein découvert ou sous ombrage naturel. Ils ont pour but de donner des indications sur les modes de multiplication des diverses essences, leur tempérament, leur vitesse d'accroissement, leur résistance aux parasites, selon les conditions de crois-

Par exemple, certaines espèces s'installent facilement en pleine lumière et y prospèrent alors qu'elles ne supportent aucun ombrage (ex. : *Pterocarpus*, *Terminalia afrormosia*, etc.). D'autres, au contraire, doivent être protégées pendant leur jeune âge, faute de quoi les insectes les attaquent, et ne doivent être exposées à la pleine lumière qu'au bout d'un certain temps (*Entandrophragma angolense*, *Myrianthus arboreus*, *Carapa procera*, par exemple).

Tous ces travaux sont analogues à ceux poursuivis dans l'arboretum de Sibang, au Gabon, et à la station forestière du Mayumbé, à Boukou-N'Sitou.

Les enseignements que l'on peut en tirer sont, en général, valables dans les régions proches de celles où sont installés les arboretum, c'est-à-dire dans des régions où les facteurs écologiques sont analogues. Il serait dangereux de ne pas tenir compte de cette précaution élémentaire.

5° VISITE DES LABORATOIRES DE BOTANIQUE FORESTIÈRE. — Ils sont admirablement bien installés et renferment des collections très riches. La bibliothèque est également très complète et, soit dit en passant, c'est avec un sentiment de très vive fierté que j'ai entendu dire par nos amis belges que, parmi les nombreux ouvrages, c'était *La Flore de la Côte d'Ivoire*, de l'Inspecteur général AUBREVILLE, qui était un des plus précieux et des plus souvent consultés.

Les installations nécessaires représentent une mise de fonds qui me paraît atteindre certainement plusieurs millions de francs. Le personnel européen et indigène est également nombreux et d'une formation excellente. Il est malheureusement douteux que nos moyens pécuniaires puissent nous permettre de disposer d'un instrument de travail comparable avant de longues années.

J'ajoute que deux documents très intéressants m'ont été très aimablement fournis par M. GILBERT, Chef de la Recherche Scientifique de l'I.N.E.A.C., et par le Docteur LÉONARD, Assistant à la Division de Botanique. L'un est une clé des *Ficus* et l'autre une clé des *Guttifères*.

Enfin, MM. GILBERT et LÉONARD sont disposés à nous donner tous renseignements utiles qui pourraient nous être nécessaires en vue de la détermination d'essences que les moyens matériels dont nous disposons ne nous rend pas possible.

A. FRANZINI,

Chef de la Section de Recherches
Forestières de l'A.E.F.